

# Devenir

JOURNAL DE COMBAT DE LA COMMUNAUTÉ EUROPÉENNE

1<sup>re</sup> Année — N° 4

Édition de Juin 1944

## SOMMAIRE

- Page 1  
Au Führer.  
Sur la Justice.
- Page 2  
La voie d'une guerre.  
Jeunesse allemande.  
Les étudiants d'Oslo.
- Page 3  
Lettre du front.  
Le poème char.  
Fundements.  
Deux Mondes.
- Pages 4-5  
Reportage sur le débarquement anglo-américain.  
La Waffen-SS. Flandre-allemande.  
Le combat contre la barbarie.
- Page 6  
Les soldats du Front dirigent.  
La France et les Juifs.  
A Schaffhouse.
- Page 7  
Héritage et avenir.  
Père de toute chose.  
Tiré de « Germanie » de Tacite.
- Page 8  
Un conte norvégien.

## Au Führer

**L**ES divisions composées de volontaires qui ont prêté serment à Adolf Hitler, chef de tous les Germains, en tant qu'hommes de la Waffen-SS, apprennent la loi de la communauté à laquelle l'Europe et ses familles de peuples germaniques seront soumises.

Celui qui passe à travers l'Europe, toujours cherchant, tâtonnant et hésitant, ne chemine que derrière les masses de poussière soulevées par les colonnes en marche, car il n'a pas le courage d'aller de l'avant. Celui qui n'est pas sorti de cette obscurité qui enveloppe encore le destin de l'Europe, ou bien n'a pas encore appris à voir, ou bien est décidément aveuglé, car il ne veut pas se décider à ouvrir les yeux.

Tandis que ceux qui marchent et qui sont des « copains » ont désapris totalement le doute, l'hésitation, le tâtonnement et les réflexions inutiles : eux vont de l'avant !

Jusqu'à quel point l'inaccessible sera-t-il un jour atteint ? C'est ce que nous ne peut prédire. Celui qui n'a pas cette notion au fond du cœur, celui qui n'en a pas l'expérience physique ne peut pas en attendre la révélation uniquement de son bon sens ; seule l'action peut s'appuyer sur une décision intelligente ; la réalisation ne peut être conduite que par celle-ci, selon le but envisagé.

D'ailleurs, la faculté d'agir ne provient pas de l'intellect, mais du cœur, et plus les forces du cœur sont abondantes plus l'action devient étendue.

Plus la vie renverse les barrières de la légalité, dans lesquelles on veut enfermer l'intellect, et plus les forces originales de l'existence qui nous animent sont galvanisées par une idée, par la foi en notre idéal commun : ainsi, nous comprenons l'extraordinaire force irradiante qui émane



Une jeunesse avide d'action. Auxiliaire allemand d'aviation.

Service officiel Photographique du Reich AUFIN Photo Emile.

LE MEILLEUR HERITAGE QUI, JUSQU'A NOTRE EPOQUE NOUS SOIT RESTE, C'EST LA SELECTION DE NOTRE SANG, LA VALEUR DE NOTRE RACE. Henrich Himmler.

d'une personnalité dirigeante unique, telle qu'elle nous est apparue spontanément et simplement et ensuite telle qu'elle a agi profondément sur nous.

C'est ce qui explique le contraste qui existe entre la manière mécanique de penser de l'ennemi qui se dresse en face de nous — sous la forme du bolchevisme et de l'impérialisme des Etats-Unis, avec leurs puissances destructrices — et notre capacité organique de réaliser et de découvrir :

d'autre part, notre aptitude à comprendre l'idéal du Führer et cette liée connaissance nous différencient profondément des autres.

En effet, il a suffi d'une personnalité unique, comme celle du Führer, pour amener la fin de l'engouement spirituel qui était pour nous une menace mortelle et pour rendre évidente et pleine de sens la vie communautaire ; tout le reste émane également de la connaissance de la personnalité du Führer.

Des milliers de flammes ont été allumées par elle, dans toute l'Europe, des milliers de coeurs ont été embrasés par elle pour accomplir des actions extraordinaires, avec une foi nouvelle, inébranlable.

Un monde entier s'est mis en marche et tourbillonna entre la vie et la mort jusqu'à ce que le sacrifice des affranchis a arraché la défaite.

(Suite au page 23)

## « Sur la Justice »

« La Justice passe avant l'amour. » Cette parole ne s'est jamais moins appliquée qu'au réveil germanique de l'Europe que lorsque elle était le signal caractéristique de l'époque de Frédéric le Grand. La justice, c'est la morale de l'être germanique, c'est la légitimation de sa prétention à la maîtrise et à la direction. Mais dans quelle mesure ce siècle de nationalisme et libéralisme a-t-il dit cette idée de justice ? Quelle somme fabuleuse d'incompréhension faudrait-il d'abord dissiper avant d'arriver à faire comprendre à nouveau la valeur réelle de ce mot ?

Etre juste signifie : accorder à chacun ce qui est à lui ! La maxime du blason prussien : « Siens cuirs à l'indique clairement. Accorder à chacun ce qui lui est dû, ce qui lui revient, est le principe fondamental d'une construction et d'une organisation populaires.

Qu'est-ce exactement « le sien » ? « Le sien » ? Comment cela se mesure-t-il ? Est-ce en rapport avec l'état, la profession, l'âge, la force physique, ou avec d'autres choses accidentelles ? Non. À chacun le sera assigné à chacun sa place dans l'échelle de la puissance et du rang, suivant sa valeur intrinsèque particulière. Et la personnalité de chacun est estimée selon son essence, c'est-à-dire d'après sa race, ses facultés et sa puissance de travail. L'essentiel est donc la substance, la race, le caractère. C'est là la base qui commande tout. La substance se mesure à l'échelle de la bonté, de l'amour du semblable, de la volonté d'effort, de la foi et du courage que chacun porte en soi.

Ce qu'il faut ensuite, c'est la faculté de connaître et de combattre, c'est-à-dire l'intelligence dont a besoin celui qui dirige. Bien que l'essentiel soit la substance, la force de pensée, cet élément particulier à l'homme complète tout d'abord le tableau de la personnalité.

En troisième lieu viennent l'énergie, la volonté de former, de créer, aussi bien en économie, en science, en puissance militaire, en politique et en art. L'intelligence et l'énergie ne sont rien sans la substance, la guerrier américain, le commissaire bolchevique et Mephisto disposent d'intelligence et d'énergie ; seule est décisive la substance, la race. Mais sans les deux autres facteurs elle ne suffit pas à elle-même ; c'est de ce triple accord que provient la personnalité.

Etre juste signifie donc attribuer à chacun ce qui est le sien, et cette part lui est mesurée à la valeur de sa personnalité, c'est-à-dire à sa substance, à son intelligence et à son énergie. C'est le principe de mesure qui empêche les injustices et les malentendus de se produire. C'est ce qui manque de substance et de personnalité n'a pas le droit de disposer d'autant de biens et de choses que ceux qui possèdent une essence répondante en eux-mêmes, car ils sont plus pauvres ou vertus, telles que la bonté, le désir de servir, la fidélité, et leur accordant les mêmes droits de disposition, c'est-à-dire toutes grandes portes de l'arbitraire et de l'oppression.

(Suite au page 23)

# Jeunesse danoise

COPENHAGUE (de notre correspondant danois). — De nombreuses pluies s'élèvent aujourd'hui, au sujet de la jeunesse danoise. Certaines jeunes ont tous les droits, d'autres sont mal dirigées. Certaines personnes aimeraient répondre à toutes les remontrances faites concernant la jeunesse, par cette phrase conventionnelle : « La jeunesse actuelle est bien assez bonne » et si on ajoute qu'en ce qui concerne cette jeunesse « il y a quelque chose de pourri » au Danemark, quelque chose de pourri sur le dissimile volontiers sous cette autre déclaration : « Il y a au moins quelque chose de bon en elle, c'est qu'elle est "plus honnête". Par cette "honnêteté", on entend très clairement reconnaître en même temps les bons et les « péchés » de la jeunesse et l'on considère très naïvement que celle-ci reconnaît volontiers ses écarts sans penser que ceux-ci soient des fautes graves. Il n'existe presque aucune personnalité, lorsqu'on la prie de prendre position, dans la presse, sur l'éducation de la jeunesse, qui ne reconnaît sa chute morale, dénoncée par la courbe hémiverte ascendante des crimes commis par les jeunes et des maladies vénériennes.

Nous voulons voir notre jeunesse telle qu'elle est et nous ne voulons pas nous dissimuler l'état dans lequel elle se trouve, par suite de l'antagonisme, à la fois caché et ouvert, entre les deux dernières générations.

Il faut plaindre honnêtement les jeunes gens qui ont grandi dans la période d'après-guerre. Au cours de ces années-là, une ligne de conduite formelle a manqué chez les parents et à l'école. Un nouveau système d'inspiration a apporté du superflu, mais a négligé la formation du caractère. Tout a vraiment été entrepris pour perdre la jeunesse, sans rémission. Les petits bourgeois et les pacifistes belges ont cru combattre la guerre et autres « malades », en empêchant les enfants de jouer avec des soldats de plomb. S'il fallait aujourd'hui instituer une de ces consultations « Gallap », si particulièrement poussées, elles prouveraient que la plus grande partie des criminels précoceux qui peuplent actuellement nos établissements de redressement et nos prisons de jeunes gens, ont été imbus de cet esprit « humainiste » et « pacifiste ».

Qu'est-il advenu des insinuations simples et naturelles de la jeunesse ? A l'âge de 12 à 14 ans, elle cherche des héros et des exemples dans une bonne littérature, dont la meilleure est toujours, en dépit des « cahiers de rouleaux », celle des classiques, par exemple : « L'histoire romaine de Ingemann, les livres merveilleux de Carl Eriksen, les histoires de voyages de Marryat, les aventures d'Afrique de Riddor Haggard, les contes indiens si pittoresques de Karl May et de Cooper ». Dans quelle mesure la soif d'aventure qui grandit chez les jeunes gens, grâce à ces lectures, est-elle utilisée ? En dépit du cercle de fer qui entoure actuellement le Danemark et qui arrête l'élan des amateurs d'aventure vers les pays lointains, ceux-ci auraient pu déjà trouver satisfaction à l'intérieur des frontières de notre pays. Il aurait seulement fallu enseigner aux jeunes gens que l'expression romantique du « retour à la nature » n'obtient pas son couronnement dans un mouvement de scouts ou de culture physique au grand air, mais avant tout dans le retour à la vie rustique, qui doit se produire tôt ou tard, si notre communauté paysanne ne veut pas finalement, au bout d'un certain temps, devenir citadine. Au lieu de cela, on sourit aux timides et aux bourgeois qui se cachent certainement encore dans notre jeunesse.

C'est là un désir naturel chez un homme mûr qui a d'autres personnes à sa charge et qui veut choisir clairement sa route, mais si n'en est pas ainsi et c'est un penchant maladif, chez les jeunes gens de 12 ans.

Il faut créer, dans notre système d'éducation, une ligne de conduite bien arrêtée qui compose un choix incorruptible de camarades qu'on puisse honorer, de héros qu'on puisse imiter. Ainsi il s'avérera sûr que la jeunesse danoise est « bien assez bonne ». Alors les anciens chefs libéraux et ceux qui ont dévoyé la jeunesse auront plus rien à dire ; des « temps nouveaux » en revanche toujours à de nouvelles conceptions, éternellement valables ; sans cela la jeunesse permanente ne monterait pas la garde à l'Est, pour la défense de la civilisation et de la liberté européenne.

Thor STEEN.

# Le sens d'une guerre

Voici, pour nous Français, le commencement de la lutte décisive. La guerre est en France, savageant une de nos plus riches provinces édifiantes, tenant l'anarchie en cage de notre pays, cependant qu'une population meurtrie par les bombes, et de jour en jour plus affamée, comprend qu'elle a été bâtie pendant quatre ans.

Jacques Doriot a immédiatement demandé que la L.V.F. et les Waffen-H. français viennent défaire l'extrême pointe ouest de l'Europe attaquée sur l'ordre des Juifs par les soldats de l'Alliance Invisible universelle, car cette guerre est la guerre de Judas.

Au mois de mars 1940, le juif Leibovitz, qui se battait rue Montmartre, à Paris, exigeait ma comparution devant la Cour Martiale parce que j'avais eu l'audace d'écrire dans un bulletin aux Armées que les soldats français ne combattaient pas pour faire la guerre pour les Juifs. Ayant l'honneur

de porter l'uniforme de combattant de l'armée française, j'étais nécessairement écrit cet article, d'un ton extrêmement violent, sachant parfaitement à quoi je m'exposais. Mais le plus mal, peu évident pour certains, aient et pendant la guerre de 39-40, crève maintenant les yeux. Cette guerre est une guerre juive. Considérez sous tous les autres aspects, elle n'a pas de sens. Un pays qui contrôle 40 millions de kilomètres carrés, l'Angleterre ; les U.S.A., d'une superficie de 9.500.000 kilomètres carrés, ont déclaré la guerre à l'Allemagne, qui dispose de 600.000 kilomètres carrés. Pourquoi ? Parce que ce pays a une doctrine qui faisait être honorablement 85 millions d'Allemands dans 600.000 kilomètres carrés, alors que M. Churchill n'avait pas réussi à faire vivre 46 millions d'Anglo-saxons dans 40 millions de kilomètres carrés, et que M. Roosevelt était incapable de trouver du travail à 13 millions d'hommes.

Du point de vue économique, sociale ou simplement humain, l'assaut

## AU FUEHRER

(Suite de la première page)

Chaque année, le 20 avril, le jour de l'anniversaire du Führer, cet appel particulier retentit en nous, avec toute sa puissance originale, pour que cette révolution que nous vivons et pour laquelle nous combattions, en dehors de ce que le Führer représente pour nous, ne poisse avoir son origine que dans des principes de vie surréalistes et superficiels, car, nous le savons, ceux-ci détruisent tout ce qui est faible et fourbe et confirmant tout ce qui est viril et guerrier.

L'heure de la solidarité européenne et le sort de l'Occident dépendant de son unité, est aussi celle d'une personnalité dirigeante exceptionnelle, en face de laquelle aucune résistance aux volontés du Führer n'est possible.

C'est à lui seul que les volontaires ont prêté serment sur le drapeau : seule l'autorité déléguée par lui représente une valeur aux yeux de la jeunesse européenne combattante. C'est lui seul qui a combiné le désir de victoire de millions de gens et leur a ainsi rendu la foi dans la vie et l'avenir. Il n'existe qu'un Führer, comme il n'y a qu'une révolution nationale-socialiste et une seule communauté européenne : il n'y a pas d'éc-

tions secondaires qui puissent, sous des formes réduites, représenter la même chose.

L'expérience européenne unique de notre époque est, par sorte de son essence créatrice, assez intolérante pour rendre impossible une nouvelle dissociation de l'esprit européen qui s'éveille.

Une profession de foi fausse, à l'égard de l'idéal envers qui on a des obligations, se démarquera d'elle-même, car elle dressera contre elle les premiers réflexes de vigilance de la communauté combattante ; en effet, les cœurs de cette communauté votent pour le Führer et ne sont pas remplis seulement d'une fidélité totale, mais aussi d'un amour profond. Ce sont là des forces incommensurables et inséparables. Pourquoi cette communauté met-t-elle les hommes à l'épreuve ? On a souvent pu s'en rendre compte dans le monde, au cours de cette deuxième guerre mondiale — et c'est parce que ceux qui la vivent et la ressentent reconnaissent en elle non seulement les garanties de la victoire, mais aussi les éléments d'un nouveau soulèvement européen, pour qui cette victoire signifie la liberté.

## SUR LA JUSTICE

(Suite de la première page)

Ils ne sont pas armés contre les abus des autres hommes et manquent des bons nécessaires pour leurs batailles. Ils doivent se maintenir à leur échelon hiérarchique, selon la loi et les règles, par une discipline et une obéissance strictes, car la force impérative de l'être supérieur leur manque. C'est une notion de la justice qui contrarie, à cet égard, aussi bien l'idée chrétienne que l'idée mondiale, car cette conception de l'amour du prochain qui nivelle et celle de la civilisation sont partout semblables. Mais, de même qu'un Etat en soi et les peuples par rapport les uns aux autres varient à tous égards en substance et même en intelligence et en puissance créatrice, le principe directeur de la justice exige une intégrité entre les peuples. L'idéal chrétien et libéral nécessite l'égalité. Pourquoi ? Parce qu'il ne mesure pas les hommes à l'essentiel, mais seulement du point de vue matériel-physiologique ou seulement métaphysique comme créature chargée de fautes.

La nouvelle justice germanique exige que, dans un Etat, la force et le pouvoir appartiennent aux membres de l'élite, c'est-à-dire à une équipe dirigeante, dans laquelle les sentiments de famille et les mœurs sont profondément ancrés, indépendamment de l'origine, et leurs conditions engagées seulement d'après la pureté de la race, le degré d'intelligence et de forces créatrices. De même, à l'intérieur d'un continent, la puissance et

la direction n'appartiennent qu'au peuple qui peut prouver qu'il possède le plus grand nombre d'hommes supérieurs au point de vue substance. Un peuple s'embellit lorsqu'il est en état de montrer le plus haut degré de valeur intrinsèque.

Il se dépasse lui-même lorsqu'il confie aux plus capables et aux meilleurs la direction générale.

Le peuple germanique est celui qui unit les plus hautes valeurs de substance et de noblesse intérieure. Il n'est pas honoré par des frontières nationales qui sont en partie le produit de hasards historiques. Le sang germanique coule et circule d'une façon plus ou moins forte à travers toutes les nations européennes. Il s'agit de provoquer le réveil et de faire appel à cette substance prête à éclater dans les nations, et elle sera réveillée, qu'elle le veuille ou non, par les grands incendies de l'Etat, auxquels la forteresse Europe doit faire face.

La justice est la base au laquelle reposera l'Europe émancipée, jusqu'à un niveau qui libérera pour elle des forces insoupçonnées. C'est la garantie que jamais des valeurs saines et originales ne seront opprimées et mises à l'écart, c'est la garantie que l'unité de défense naîtra. Elle seule est l'essentiel de la Révolution germanique et délivrera le monde pour des compromis qui frapperont au vif la véritable justice.

Dr Frantz RIEDWEG.

# Les étudiants d'Oslo

libérés par les Etats-Unis à l'Allemagne est donc absurde ; le bocheisme, expression du sadisme virulent, domine le monde entier dans le cas d'une défaite du national-socialisme.

Pendant de longues années, les Juifs d'Amérique avaient travaillé à percer l'Europe par des procédés publicitaires : jazz et danses nègres, qui métamorphosent les zazous en singes horribles et obscènes, films grotesques ou maléfiques. On sait que le cinéma américain, entièrement dans les mains des Juifs, était le plus puissant instrument d'abridgement collectif du monde entier. Les meurs ignobles de la presse et de la radio juives américaines avaient été introduites en Europe, et particulièrement en France, par le juif Lazareff et quelques autres. Tout ce système de propagande préparait déjà, en réalité, le débarquement à l'Ouest de l'Europe. Il n'était pas difficile de prévoir comment la guerre serait conduite.

Il y a quelque chose de sadique dans les destructions systématiques des cathédrales, des musées, des hôpitaux, des écoles par les Anglo-Américains, dans l'extermination des populations civiles, et dans ce plan diabolique qui consiste à affamer des millions d'êtres innocents pour les pousser à la révolte. On avait reconnaît dans ces ordres, incompréhensibles pour des guerriers aryens, l'esprit vicieux, pourri, pourri du juif.

Nous devons imaginer dans quel chaos terrifiant une défaite de l'Allemagne nationale-socialiste s'opéraitait le monde civilisé. Si l'Allemagne était battue, tout prouve que nous ne serions pas longs à rétrograder au-delà de l'homme de Cronaca : les nazis deviendraient tous des amours vertueux, exclusifs, sanguins et dévastateurs des Hébreux.

De Pachen à Boulogne, et de Bouquet à tant d'apres, la France était tombée au design de la bave.

Les mystères météores qui déchiraient le ciel anglais et démentaient malgré l'époque et la mort sont la seule réponse susceptible d'être comprise par ceux qui ont ordonné les atroces massacres des populations continentales. C'est l'Europe tout entière qui défend son droit à l'existence après avoir subi les plus atroces mutilations.

Les morts de Brét, Nantes, Lorient, Roscoff, Caen, Lille, Toulon, Marseille, Paris, Saint-Etienne, Lyon, Chartres, crues de Berlin, Hambourg, Francfort, Mannheim, Stuttgart, Mayence, Munich, Cologne et tant d'autres villes accusent le droit d'être vengés, et les vivants le droit d'être défendus. Le sang des assassins est retombé sur leur tête ; et c'est justice.

Nul ne doit oublier enfin ce fait : pendant que des millions d'hommes de race blanche s'entre-tuent, les Juifs préparent tranquillement leur armée.

Il revenait aux révolutionnaires socialistes et nationalistes français, aux volontaires contre le bolchevisme, aux magnifiques soldats de la Waffen-H. de faire la France jusqu'au niveau de l'Europe d'Hilfe. Mais il s'agit aussi et surtout de la destruction totale du réveil juif qui existe encore en France. Tant que ce réseau se maintiendra, tout l'Ouest de l'Europe sera infesté d'espions, de provocateurs, de criminels mettant en danger l'existence même du continent. Il faut en finir une fois pour toutes avec les demi-mesures. Une France officielle, souverainement antisémitique, est absolument intolérable dans les circonstances actuelles, car c'est un style enfoui dans le fil de nos armes, qui couvre leur sang noir point pour conserver le régime de la démocratie parlementaire, mais pour réaliser la plus formidable révolution de tous les siècles.

C'est pour cette Révolution, dont les principes ont été clairement énoncés, que combattent, au premier rang, nos Waffen-H., guerriers politiques, qui incarnent les plus hautes et les plus anciennes vertus de notre peuple.

Maurice-Ivan SICARD.

OSLO (de notre correspondant norvégien). — La famille d'un des étudiants d'Oslo, contre laquelle il avait été arrêté, à la fin de l'année dernière, en raison de leurs campagnes d'excitation politique, utilisées dans une lettre qu'elle lui adressait, le nom de « prisonnier de guerre ». Le « prisonnier de guerre » répondit : « J'ai appris qu'une lettre était arrivée pour moi portant la mention « prisonnier de guerre ». Vous ne devriez pas agir ainsi, car je vous ai déjà tout particulièrement signalé que je n'étais pas un prisonnier de guerre. Au contraire, nous sommes très libres et traités comme des hommes libres ordinaires. Je ne puis comprendre que vous soyiez assez bêtes pour écrire de telles choses. Nous sommes, comme je vous l'ai déjà dit, placés sur le même pied que les soldats allemands, nous recevons les mêmes rations et jouissances des mêmes droits qu'eux ».

Plus d'un Norvégien qui, non pas comme les étudiants d'Ostal, attaché à l'influence de la campagne d'excitation nazi de l'ennemi, se voit enfin contraint de composer en toute impartialité avec le national-socialisme, peut hocher la tête en lisant une telle lettre. Malgré cela, comme preuve du changement d'opinion impressionnant chez les étudiants n'est nullement isolée. Dans de nombreuses lettres envoyées par les étudiants à leurs parents et amis, ils répètent souvent non seulement qu'ils sont traités et soignés d'une façon parfaite, mais encore la plaisir d'entrer eux-mêmes également que ce dernier semestre a été pour eux le plus profitable de toute leur vie. Si cependant quelques-uns pensent qu'ils doivent demeurer sur la réserve et qu'à l'occasion ils l'écrivent, ces quelques exceptions prouvent la liberté d'expression qui existe. La déclaration suivante d'un sous-officier norvégien, détaché auprès des étudiants, est encore plus claire et plus indiscutable : « De nombreux étudiants, dit-il, ont ouvert les yeux sur notre combat et ils le comprennent de mieux en mieux. A l'égard des commandements, il y a obéissance, et disciplines et au fil des années des étudiants, qui peuvent les appeler des soldats ».

Les nombreux cours qui font partie de l'instruction de ces jeunes étudiants leur font enfin exactement ce qu'est le national-socialisme et ce que représente le danger judéo-bolchevique. On leur fait également des cours techniques qui améliorent leur formation. « Nous avons aujourd'hui, par exemple, une conférence de médecine de Strasbourg », dit un étudiant, « il y a d'un sujet nouveau qui nous intéresse profondément ».

Il est compréhensible que les étudiants se demandent toujours ce qu'il adviendra d'eux, mais ils ont dû comprendre, peu à peu, que les mesures prises contre eux n'ont pas été un acte de vengeance inspiré par un sentiment primaire, mais finalement l'établissement d'une discipline ferme et une prise de position indiscutable à l'égard du national-socialisme. Ainsi que nous l'avons dit, il n'y a rien eu depuis le début de plus visible que la couronne de martyrs », déclaré aux étudiants norvégiens par la presse d'excitation sudiste. Les étudiants norvégiens sont en réalité bien perdus pour donner la réponse qui convient aux excitateurs sudistes.

Notes de la rédaction

- Pour tout changement d'adresse, joindre la dernière bande.
- La Direction de « Devenir » s'excuse du retard apporté dans les expéditions du numéro 3 — qui est dû aux restrictions actuelles d'électricité et aux difficultés de transport. Toutes les demandes seront néanmoins satisfaites au fur et à mesure des possibilités.



# FAITES... VOTRE COMBAT, RIEN



Rapportage spécial  
du correspondant de guerre  
W-Oberst. FERNAU. H-P.K.

Vingt-quatre heures ont passé. Ce que, dans les premiers instants, on ne voulait pas, on ne pouvait pas croire, malgré l'étrange allure des préparatifs ennemis, est enfin arrivé ! Ils se sont en l'audace ; désormais les décls sont jetés, l'invasion est là ! Les postes anglais l'annoncent à grande voix — le sort en est jeté ! Angleterre ! Europe, faites votre combat, rien ne va plus...

A Paris et dans les villes du Centre, la nouvelle fut connue le 6 juin dans les premières heures de la matinée. Un nouveau et paisible jour d'été semblait se lever : le métro ouvrait ses portes, la vie dans la rue reprenait son cours ; les journaux se vendraient, les magasins et les boutiques se remplitaient. Tout à coup, vers midi, au milieu d'une averse inattendue, la sirène se fit entendre. Tous les Français avaient déjà que l'heure « H », redoutée ou attendue, avait sonné, et pourtant il était impossible de lire dans le cœur de ces gens le moindre équilibre d'impatience, de déception ou de joie. Je pouvais remarquer un groupe de Français, les yeux fixés sur une voiture H sur un char. Que pourraient-ils donc bien penser ? Depuis bientôt quatre ans, ils voient les troupes d'occupation, sans y porter beaucoup d'attention. Toutefois, depuis la nouvelle du débarquement, ils ont un air bizarre et semblent nous interroger du regard.

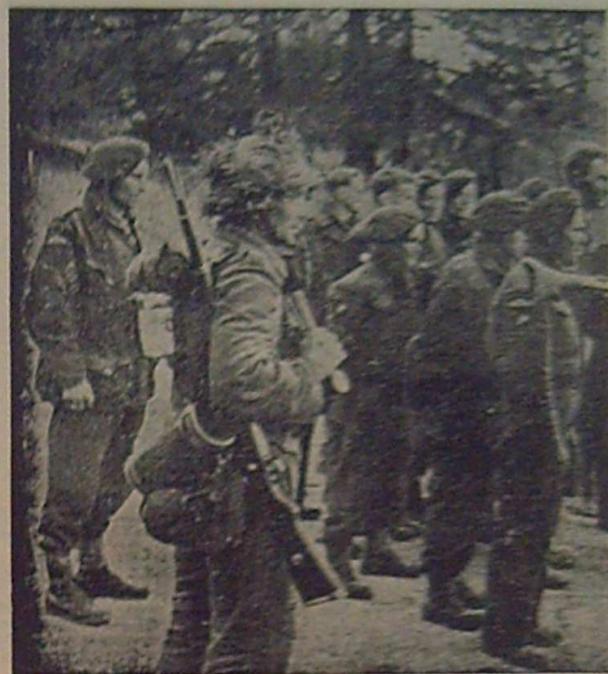
Quel curieux aspect avaient Paris et les villes françaises ce jour d'invasion ! Le grand bombardement, la destruction de la capitale n'ont pas

## Au milieu des parachutistes an-

service à assurer, c'est le principal pour lui !

Notre voiture traverse Mantes... Encore rien ! Peu à peu, nous nous rapprochons de la côte. Toujours rien de particulier... La vie normande continue. Nous sommes en pleine campagne. Il est impossible de percevoir encore le moindre bruit de combat ; c'est presque un silence de mort qui règne dans la campagne normande. A 100 kilomètres de là, c'est Lisieux, avec sa basilique, qui nous rappelle celle de Montmartre. Déjà nous sentons l'air marin. C'est de cette contrée que partent vers l'Angleterre les Normands de Guillaume le Conquérant ; c'est là aussi que les Anglais vinrent effectuer la première invasion, alors que Jeanne d'Arc appelaient aux armes le peuple français contre l'opresseur anglo-saxon.

Nous devons nous trouver maintenant tout près des points de débarquement, et pourtant pas le moindre bruit, pas la moindre canonnade, pas le moindre avion en l'air. Nous rejoignons Pont-l'Évêque et nous approchons vraisemblablement de la zone de feu, et tout à coup nous sommes en pleine zone de combat. Des nuages sortent les vagues de bombardiers anglais qui survolent Pont-l'Évêque ; au loin, deux gros planeurs de transport atterrissent sans bruit, faisant contraste avec les détonations des bombes. Nos D.C.A. entrent immédiatement en action ; de nombreux autres planeurs se posent et disparaissent dans le brouillard. Simultanément, nous pouvons entendre le sifflement de deux chasseurs anglais ; ils essayent de repêcher leurs camarades qui viennent de se poser et font ensuite de nombreuses évolutions au-dessus d'eux... Un nouveau point de la tête de pont vient ainsi de se former. Après une heure d'existence, il est complètement détruit, et déjà une file de cinquante prisonniers est conduite au P.C. de la division. Le même fait se répète quelques minutes plus tard. Les bombardiers reviennent, recherchant leur objectif, mais ici le paysage est celui



d'un grand jardin ; villages et solides maisons semblent détruits. Il commence à pleuvoir, et de gros nuages noirs sont sur le point de couvrir. De nombreux planeurs s'en détachent et descendent au point possible d'atterrissement. Ils sont suivis par des chasseurs, immédiatement pris à partie par notre D.C.A. Nos compagnies d'infanterie sortent aussitôt de leurs abris et de leurs positions souterraines, encerclant les unités débarquées. Quelques minutes plus tard, on peut entendre partout le crépitement continu des mitrailleuses. Puis c'est à nouveau le silence, tandis qu'une nouvelle colonne de prisonniers est conduite vers l'arrière. C'est le même genre de combat dans tout le secteur tenu par la division : actions rapides, isolées et répétées. Partout les opérations se poursuivent d'après un programme bien établi d'avance. Les services de guerre ennemis ne sont pas encore entrés en



action. Lorsque le soleil est levé, la défense allemande est complètement vaincue de la situation dans le secteur de notre division. A l'Est, nous ne maintenons vaincre, mais il se passe autrement à l'Ouest : les positions de ligne ennemis, qui se sont approchées de la côte, possèdent de lourdes batteries à longue portée les zones de débarquement. Sans intervention, jusqu'à ce matin, les bombardiers lancent toujours vers la côte de nombreux projectiles de troupe. Les pertes d'opposants allemands



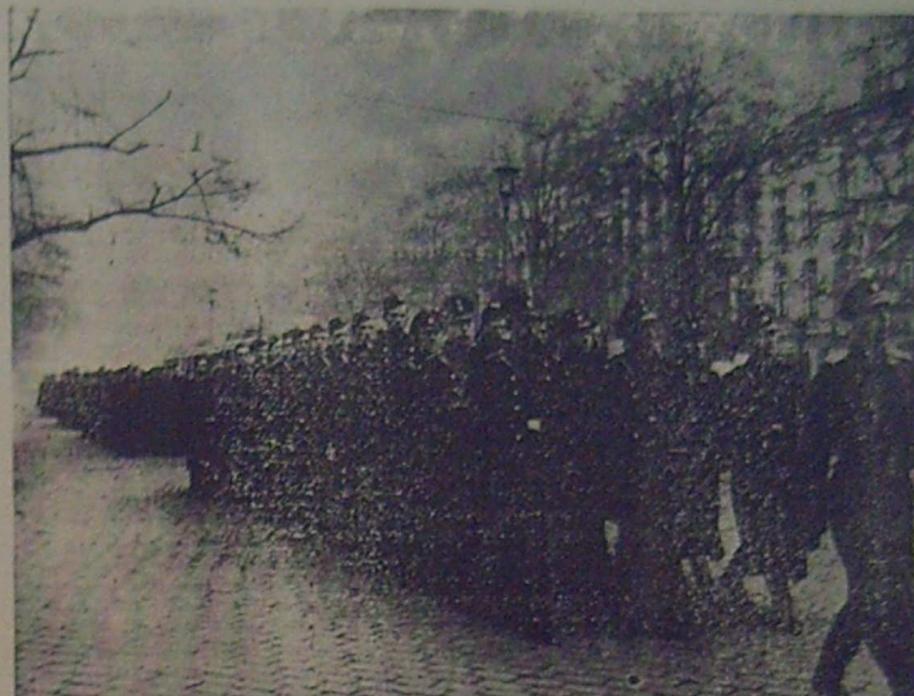
# E VA PLUS !

-américains



combat : le vent est devenu beaucoup plus fort, et ce brusque changement des conditions atmosphériques a contraint les pilotes anglais et américains à perdre de la hauteur. De nombreux appareils tombent dans la mer, par suite de la perte de vitesse, non loin de la côte. D'autres, se trouvant déjà au-dessus du continent, se sont abattus un peu partout sur les plaines, au milieu des champs de ruines anti-chars ; bien des Anglais vont passer une nuit d'angoisse et d'incertitude. Ils entendent, au-dessus de l'épais plafond de nuages le roulement monotone des chars et avions de combat, mais aucune coopération semble être bien établie entre les différents éléments de combat ennemis. Les troupes débarquées, les différents groupes de combat ont bien pris position, mais ne semblent pas avoir de directives très précises. Ils attendent !...

Durant ces heures interminables de la nuit, de nouvelles divisions allemandes ont quitté leur emplacement d'alerte et poussent à toute allure vers la zone de bataille. Parmi elles, ■



## La Flandre germanique

**BRUXELLES** (de notre correspondant flamand). — Depuis la fondation de l'*« Allgemeine H.-Flandern »* en automne 1940, plus de trois dixaines années de guerre sont écoulées. Parmi les milliers d'hommes qui se sont engagés immédiatement, les trois quarts sont au front. Un quart au moins de ces hommes sont tombés à l'Est, ou ont été frappés dans leur patrie par des mains criminelles. Il n'en est resté au pays qu'une petite équipe, qui s'augmente chaque jour de nouveaux camarades et, depuis quelques mois, des membres des bureaux du « De Vlaag », organisme qui fournit régulièrement les nouveaux combattants pour le front.

En Flandre, comme en Allemagne, la *H* est la garde fidèle et solide du Führer et du national-socialisme. Il est incompréhensible qu'à cause de leur courage, de leur activité, et de leurs efforts infatigables, ses adhérents soient détestés. Cette haine de l'adversaire prouve largement qu'ils suivent le bon chemin.

Le 4 décembre 1942, le *H* Untersturmführer Schollen fut assassiné à Bruxelles, alors qu'il commandait le bataillon germanique *H* d'assaut. Les criminels pensaient, en agissant ainsi, arrêter l'essor de la *H*-Germanique, mais celle-ci leur donna une réponse cinglante, que Bruxelles n'oublierait pas de si tôt, et qui éveilla partout un état d'enthousiasme incroyable.

La personnalité d'Auguste Schollen devint un symbole — digne de respect — de la fidélité et de l'accomplissement du devoir, comme un Horst Wessel flamand. Bien qu'au cours de ces derniers mois les attentats terroristes aient entraîné une recrudescence constante, les Flamands de la *Waffen-H* n'en sont devenus que plus durs et plus féroces ; ils participent, avec les forces de sécurité allemandes, à la lutte sans merci contre la terreur. Ils ont participé, avec succès, à l'arrestation de centaines de terroristes et à la destruction de leurs centres les plus importants.

Actuellement, quand les colonnes noires des *H*-Germaniques

passent dans les rues de notre ville flamande, les gens les regardent avec intérêt et sympathie. Pour les anglophilie, qui rêvent encore du célèbre régime libéral-plutocratique, la *H* est « la peste noire », qui empêche le retour au passé.

La *H* Flandre Germanique est constituée par la *H* active et le corps Flandern, dans lequel sont versés tous ceux qui, en raison des conditions d'admission très dures imposées par le service actif *H*, ne peuvent en faire partie. La formation F.K. et l'active *H* sont incluses dans la *H*-Flandre Germanique ; le *H*-Mann et le F.K.-Mann sont des camarades, ayant les mêmes droits, aussi bien dans le devoir que dans l'action. Par un travail d'intensification intensif, les hommes *H* sont transformés en national-socialistes, dans ces œufs séparés. Là, les usages et coutumes flamands sont observés, les fêtes des ancêtres sont célébrées à nouveau et les barrières dogmatiques sont abattues. L'entraînement militaire rend les hommes plus durs ; on peut attendre d'eux l'accomplissement strict du devoir et une discipline stricte. Les marches militaires et les sorties amicales font revivre la camaraderie. De grandes distances doivent être effectuées, à pied ou à bicyclette, par certains des hommes qui habitent dans des petits villages ou dans ces endroits démodés ; mais, malgré tout, ils sont toujours exacts à leur service.

Après de longues heures de travail quotidien, les *H* restent librement ensemble dans les locaux militaires. Le service offre de nombreuses distractions. Presque tous les chefs ont déjà été au front où ils travaillent en Flak, c'est une manière infatigable et inébranlable, à la construction de notre communauté européenne.

En Flandre également, le *H*-Mann ne se penche pas vers la terre, du haut de sa tour d'ivoire, pour regarder les ouvriers, mais il contribue, au contraire, à l'éducation de l'Etat, qui, tout autour de nous, prend une forme de réalisation de plus en plus claire.

## Le combat contre la barbarie

**BRUXELLES** (de notre correspondant flamand). — A la joie causée en Flandre et en Wallonie par la venue en permission des combattants de Tcherkassy ont été mêlés le désordre et la colère provoqués par deux crimes perpetrés par la barbarie juïdo-bolchevique. Les combattants Hubert Stassen et François Musch sont tombés, dans leur patrie, l'un à Hallemayen (province de Liège), l'autre à Louvain-le-Mout, sous des coups criminels et inhumains. Le père de Stassen a été également tué et sa mère gravement blessée par des bandits.

Comme lors de la mort d'un soldat, le sens profond de sa disparition dépose le drapé qui cause sa perte, de même la mort de ces deux camarades — apparemment sans signification, puisqu'ils ont été atteints chez eux par des balles, alors qu'au front le sort les avait préservés — est, en réalité, l'accomplissement d'un destin de soldat et les élève au-dessus de toutes les contingences, en raison du sens de la responsabilité qu'il représente.

En réalité, nous devons tout au peuple pour notre combat. Le fait que

nous défendons toute l'Europe s'applique hautement à chaque soldat, en particulier, et ce n'est pas une phrase creuse : à la suite de tant d'attaques, nous garçons devant nos yeux l'impression très nette de ce qui arriverait dans notre pays si le droit était définitivement bafoué et sans le cas où le front européen, qui protège actuellement la Patrie, céderait, ce serait forcément le règne de la basse et d'une vile idéologie.

Cependant, nous nous réservons, à chaque bûche ouverte dans nos rangs par une main fourbe. Ainsi sombre d'elle-même l'objection qui invoque les différences de langue, les réminiscences historiques et les frontières arbitraires. Ainsi, tous ceux qui marchent avec nous sont des camarades, et tous ceux qui sont entraînés hors de nos rangs deviennent des ennemis, auxquels nous montrons la vie dure, non seulement au front, mais aussi dans le pays, même s'ils parlent notre langue et s'ils ont été élevés dans le même village que nous.

On ne peut attendre de nous, qui voyons tomber nos camarades à droite et à gauche, victimes d'actes crimi-

nels, que notre colère s'apaise. Même s'il nous fallait remplir les devoirs de protection qui accompagnent la police et la gendarmerie allemandes dans notre pays, nous ne serions pas plus tendres vis-à-vis de la cavale qu'elle n'est elle-même ; il est probable que nous serions encore plus durs.

Chaque condamnation de l'un de ces criminels, juif ou bolchevique, qui se termine par la pendaison, nous empêche de satisfaction, car elle représente exactement l'antique sentiment germanique et parce qu'elle prouve que, tandis que nous nous battons au front, la patrie n'est pas livrée, sans protection, à la barbarie. Cela fertilise nos ardores et notre certitude de la victoire, car nous voyons qu'on agit exactement dans l'esprit du combattant.

En Flandre, le Reich n'est pas le chef d'un caractère faible, mais bien le sentiment d'un cœur vrai. Si nous nous battons aujourd'hui, pour la sécurité et la liberté de notre pays, c'est également pour la création d'une autorité puissante qui, parallèlement à la victoire à l'Est, détruit la barbarie qui pouvait également se dérouler dans notre patrie.

## S BAYEUX EN FLAMMES

Un dur combat à soutenir, de deux fois à la fois, mais il en est de même sur les Anglais, les Canadiens et les Américains qui défendent avec honneur le pôle de pont. Ils sont notamment pris sous le feu des batteries d'artillerie, des chars lourds, des lance-flammes, des mortiers et des armes automatiques.

Les unités tombées, un peu plus de deux régions sur le front. Il pleut à verse, et les nappes de brouillard affluent enveloppant toute la zone de

front entre la division *H* Hitler Jeugd.

Un jour nouveau se lève, pluvieux et froid ; pendant que le reste des troupes anglo-américaines débarquent au sud dans la campagne de Caen, le radio d'outre-Manche lance dans les ondes, vers le continent, ce mot tellement répété : « Invasion, invasion, invasion... All right ! »

Joachim FERNAU.

D 442



## LA FRANCE ET LES JUIFS

De notre correspondant français

Paris. — Ces jours-ci, votre successeur a fait, dans le métro, une expérience vraiment caractéristique. Bien que les juifs ne doivent utiliser que la dernière voiture des trains, un porteur d'étoile fournit une essaye de pénétrer dans l'avant-dernière, mais un François lui cri : « La synagogue est en queue ! » C'était une voix puissamment populaire.

Le peuple français, dans ses couches dirigeantes, qui, à d'autres égards, lui sont d'ailleurs étrangères, n'a seulement compris toute la signification de la question juive. La bourgeoisie française ne ressent pas d'enthousiasme vis-à-vis du juif mais se montre assez indifférente. Un architecte instruit vint récemment me poser la question suivante : « Pourquoi les Allemands luttent-ils aussi durement contre les juifs qui sont, en réalité, si peu nombreux en Europe et n'ont pratiquement aucune influence ? »

Il existe encore actuellement, en France, des groupements économiques et financiers, dont les membres sont les banques et les caisses d'épargne.

les hommes de paille des juifs et qui font tout pour défendre leurs intérêts. Ils sont encore très nombreux et leur influence se fait encore sentir dans la vie publique. Il est exact que les juifs sont exclus de « l'Etat », de l'Administration, des Arts, de la Presse et de l'Economie nationale, mais en France, un énorme séparé généralement la théorie de la pratique.

Les règlements officiels défendent que des entreprises juives, gérées par des aryens, ne soient revendues avant un délai de trois ans. Cette décision a été prise pour empêcher les spéculations sur des affaires et des biens d'importance vitale. En pratique, il arrive très souvent que les juifs restent les chefs inémissibles de leurs entreprises ; fréquemment l'aryen n'est que l'homme de paillasse du juif qui, grâce à ses relations, contrôle la fixation des prix, s'occupe des achats et se réserve ainsi la part du lion dans les bénéfices.

*Une preuve du manque de perspicacité, concernant la situation des*

truisons entre temps à l'intérieur »

dit-il.

Ensuite, le Commissaire de Reich Seyss-Inquart, représentant le Führer et le Reich allemand, prononça une allocution dans laquelle il déclara notamment : « Nous nous sentons ici, dans votre pays, comme vos administrateurs intégrés. Le sort a exigé qu'il en soit ainsi. Il est impossible de s'imaginer ce qui se serait passé si nous n'avions pas entrepris la garde des côtes. Nous nous sentons cependant enclins, sous votre responsabilité à faire crédit à ce pays et à ce peuple, car vous êtes créateurs des nations socialistes et vous êtes appelés à garantir la liberté populaire de la Hollande dans la communauté europeenne.

La parole du Commissaire du Reich

Aujourd'hui, il y a une nouvelle génération de soldats de front. Elle

*É um P.M composta unicamente de*

## A Schaffhouse

GENÈVE. (*de notre correspondant helvétique*). — Quelques jours avant le bombardement américain sur Schaffhouse, après une nuit durant laquelle des escadrilles allemandes avaient violé en masses importantes l'espace aérien suisse, le quotidien de Bâle *National-Zeitung* berriait que c'était un miracle que rien ne soit tombé par nos têtes. Avec son hostilité suffisante, bien connue à l'égard du Reich, la confédération se profitait pour taper sur le dos du voisin.

La pluie de bombes qui, le 1<sup>er</sup> avril au matin, par un ciel excessivement clair, est tombée sur Schaffhouse et qui en dépit de toutes les sympathies la *National-Zeitung* a désigné comme un crime de guerre, lui a apporté la réponse attendue. La description du bombardement donnée par le maire de la ville, au cours des obsèques célébrées en l'église Saint-Jean, a prouvé que c'est par un ciel presque sans nuages que les bombardiers des U.S.A. ont jeté leurs charges de bombes, scientifiquement et volontairement, sur une ville paisible. Le fait que ce que l'on attendait ne s'est

pas produit la nuit, mais par un temps clair, a tout bouleversé et s'est réfélé comme une illustration de l'exclamation du *New York Times*: « Au diable la neutralité ! »

La Suisse ne regarde pas les violations constantes de sa neutralité en se croisant les bras. Nos chasseurs et notre D.C.A. doivent constamment entrer en action pour empêcher les bombardements indésirables d'Angleterre et des Etats-Unis leur promenades dans l'espace aérien suisse, et il est presque officiel que nos avions de chasse ont escorté des appareils américains jusqu'à leur atterrissage à Dübendorf.

Il ne s'agissait pas là de bombardiers ayant accepté volontairement l'invitation à se poser en Suisse, mais ils avaient été, lors de leur passage au-dessus du Reich, durement touchés et ils ne pouvaient risquer de rencontrer leurs points de départ. Ainsi, au cours d'une journée de mars, nœud « Liberator » et trois « Fortresses volantes » ont atterri sur l'aérodrome de Dübendorf ; un bombardier quadrimoteur a été descendu près d'Altstetten et un autre quadrimoteur s'est écrasé à Feuerthalen, près de Kirchbremgarten. L. Dürmeyer, juge

Que deviennent les équipages qui violent aussi grossièrement la neutralité russe ou bien qui, comme cela est arrivé à Schaffhouse, bombardent une paisible population ouverte?

A la Chambre des Communes anglaise, un représentant conservateur ayant déemandé quelles mesures pourraient être prises pour offrir aux équipages anglais internés en Suisse « un changement à la monotonie de leur condition », le Ministre de la Guerre avait répondu : « que des démarches étaient entreprises auprès de la Suisse à ce sujet ». La *National Zeitung* de Bâle écrit, à ce propos : « Suivant l'humour, la préférence, l'appréciation de la neutralité et d'autres conceptions mentales, cette déclaration a causé des sourires, des moqueries et même des frémissements de sourire chez les citoyens helvétiques. Les auxiliaires anglais internés, que l'on rencontre un peu partout, dans les dancing, les bars, dans les cinémas et sur les promenades, qui font tout ce qu'il y a de la hâte, trouvent naturellement en Suisse les distractions qui leur manquaient et ils laissent toujours partie des escadrilles de bombardements volant au-dessus de l'Europe. Ils préfèrent certainement à l'agrement varié du bruit des meoises la monotonie des représentations théâtrales des vaudevilles et autres divertissements qui sont à leur disposition dans les villes suisses. »

des concerts et éventuellement de flir avec les jeunes Suisses.

# Héritage et avenir

Les soldats allemands, danois, suédois, norvégiens, finlandais, suisses, hollandais, flamands et français qui ont résisté à l'ennemi à l'Est durant le long hiver et qui, de nouveau, ont entrepris la guerre de destruction, savent bien pourquoi ils se battent. L'homme européen, qui a été appelé à donner une forme à l'ère nouvelle en germination, dans la durée des combats, les tourments, les privations, les misères de l'hiver russe, s'est façonné. Là les dernières vagues de la civilisation européenne, mal dirigée pendant les dizaines d'années passées, ont été balayées bien loin. Cet homme n'a pas encore imposé cette ère nouvelle dans sa patrie et ceux qui, plus tard, rentreront aux pays, auront pas mal de choses à déblayer.

Toutefois, sur le front de l'Est, le XX<sup>e</sup> siècle et la renaissance sont devenus une réalité. Rien de nouveau ne s'y est dressé ; ce sont les valeurs éternelles du sang et de l'héritage qui, à toutes les grandes époques de l'histoire germanique, qui est également l'histoire de l'Europe, sont apparues. Ce ne sont pas des vertus nouvelles qui ont forcé si néanmoins ces hommes et leur ont communiqué la volonté victorieuse, les poussant toujours de nouveau vers les hordes soviétiques. C'est quelque chose d'enseveli, d'oublié, qui réapparaît. Peut-être cette guerre totale était-elle nécessaire pour déblayer l'antique brouillard qui s'était déposé au cours des siècles, avec l'aide de nos ancêtres. Cette renaissance embrasse tout ce qui existe et ne s'arrête que là où commence l'égalité de sexe et de race. Elle passe sur la nationalité et l'origine. Quel sens peut avoir encore le mot « nationalité » ? Que signifie Danemark, Norvège, Hollande, Belgique, sinon une île d'Etat surmontée ? Naturellement, l'amour de la patrie, de la terre natale, de la tradition, du paysage, de l'endurance et de la jeunesse est profondément enraciné. Cet amour est né de l'expérience de la vie et ne se dessine jamais à l'encontre de la grande communauté. En réalité, la connaissance profonde de la valeur décisive de la race et du sang ne provient que de l'enracinement dans la terre natale. Cependant, l'Etat et la nationalité, quelque représentant souvent l'image occasionnelle de l'histoire européenne, reculent devant cette nouvelle unité et deviennent au loin, lâches, des formes de fantômes qui pâlissent à l'horizon.

L'homme ressuscite, clairement équisé. C'est un homme pour lequel les valeurs qui nous proviennent des traditions représentent le sacrum. Ce sont : la fidélité au Chef, l'obéissance, la bravoure, l'honneur. C'est l'homme qui porte en lui sa mission, celle d'être un ordonnateur et un bâtisseur, en vue de donner à l'existence l'empreinte de la jumière nordique. Ce n'est plus désormais la créature lourdement chargée de péché du culte passé. C'est l'homme qui transforme et qui sait courageusement la réalité des choses ; il n'aigil pas sans bon sens, mais c'est celui qui unit le dynamisme et l'esprit d'assise avec la piété et la vénération devant des forces régulières insoudables et pour lesquels le domaine de l'esprit, de la nature et de la campagne est sacré.

Un regard jeté en arrière, sur les décades passées, montre combien la génération de nos pères (et le notre encore en partie) était éloignée des temps puissants qui s'avancent, alors que l'esprit bourgeois et mercantile n'accordait aucune considération à ces valeurs et que la construction des villes à l'image occidentale déshonorait le paysage et nous formait les sourcils de la nature.

Nous rencontrons partout, dans l'héritage des grandes époques, cet homme nordique, qui renait aujourd'hui. Nous retrouvons cet homme d'honneur dans l'hédonisme — création du Nord dans l'espace méditerranéen. Ces vertus puritaines sont toutes réunies dans « l'Artiste », qui constitue la base de toutes les créations diverses et artistiques de l'époque de Périclès. Plus tard, ces vertus naissent dans la chevalerie européenne qui, au milieu du premier millénaire, a grandi sur le sol allemand et occidental avant tout. Son étonnante capacité à produire se produisit dans l'ordre de Chevalerie allemand, parmi les « Nobles » chez lesquels l'égalité, la recherche de la vérité et la bonté s'alliaient à la sévérité, à l'humanité et à la volonté d'atteindre le but visé. Ces hommes, bien



CHRISTIAN DALSGAARD : « VIENDRA-T-ELLE ENCORE ? »

Il aimerait à interpréter la vie simple, des gens simples, tels qu'il les comprendra, tels qu'ils les rencontrent, et tels qu'ils se montrent.

Il n'utilise pas, dans ce tableau, les luxuriants coloris propres au Midi, mais avec des moyens réduits, il procède surtout par opposition de couleurs. Dalgard Landsman Exner

avait rompu, en peinture, avec les traditions classiques qui, jusque-là, avaient régi l'art danois et s'étaient tournés vers les paysans.

Enthousiasmé Ch. Dalgard suivit cet exemple et, sous l'influence d'Exner, il réalisa ses premiers chefs-d'œuvre, dont la tendance sociale saute aux yeux et qui sont consacrés

à la paysannerie et à l'ouvrier agricole danois.

Mais en réalité ce peintre s'est davantage attaché aux gens qu'à mi-haut et, après ce tableau de femme à peine quantité d'œuvres similaires dédiées aux femmes danoises, crée ainsi un art national populaire et profondément vécu, dans le meilleur sens du mot.

## Tiré de "Germanie" de Tacite

La puissance principale des Germains repose sur leurs fantassins. C'est pourquoi la cavalerie et l'infanterie combattent en unités mêlées. D'ailleurs, l'infanterie sait parfaitement s'adapter aux mouvements rapides du combat de cavalerie, car on choisit parmi toute la jeunesse les combattants d'élite et on les place devant la ligne formée.

Le nombre des hommes est également déterminé : chaque province en fournit cent et leur troupe est désignée sous le nom de « centaine ». Ainsi cette désignation numérotique originelle est devenue aujourd'hui un titre honorifique.

La masse principale de l'infanterie combat en colonnes profondes ; ne reculer que dans le seul but de reprendre ensuite l'offensive est admis ; cela s'avère comme une ruse adroite et non comme une preuve d'habileté. Cela permet aussi de secourir les camarades tombés au cours d'une lutte indécise.

Abandonner le pavillon est la plus grande honte qui soit. Celui qui se rend coupable un tel tort fait ne peut

plus assister ni au service divin, ni aux réunions populaires et plus d'un soldat qui est rentré indemne de la guerre a été pendu.

Les Germains choisissent leur roi parmi les créatures nobles et leurs chefs militaires parmi les guerriers les plus courageux. Le roi n'a pas une puissance illimitée et les chefs agissent davantage en donnant l'exemple qu'en commandant. Ils sont toujours sur le terrain, se placent en avant, combattent en toute première ligne et tous les suivent avec admiration.

Si quelqu'un est de naissance particulièrement noble ou si ses ancêtres ont rendu des services exceptionnels, il peut être, dès sa jeunesse, élevé parmi la suite d'un chef. Là il a, comme supérieur, des hommes courageux et dotés d'une grande expérience.

Un jeune gentilhomme n'a pas à avoir honte d'être le suivant d'un chef ; les grades existent d'ailleurs, fixés par les supérieurs, nobles eux-mêmes. L'émulation est en conséquence très forte et chacun désire accéder à la première place. Les chefs eux-mêmes essayent tous de se dépasser,

par la force et l'habileté de leurs troupes. C'est ce qui donne de la dignité et confère la puissance. En constamment entouré d'une troupe d'adolescents, est un honneur en temps de paix et une protection en temps de guerre. Celui qui se signale grâce à une troupe nombreuse et brave devient connu et célèbre non seulement dans son propre pays, mais aussi chez ses voisins. On recherche son amitié par des ambassades, on l'honore par des présents et son seul nom nous sonne dans l'oreille. Pour une guerre qui menaçait d'éclater.

Se laisser dépasser en bravoure dans la bataille est un opprobre pour le chef ; c'est une honte pour sa troupe d'être moins courageux que le chef. Celui qui ne suit pas son chef est mal vu, sa vie dure, par l'autrre et la honte. Le devoir le plus agréable du guerrier est d'agir pour son chef, de le protéger, de poser à sa réputation, et, à l'occasion, de se conduire en héros.

Le chef se bat pour remporter la victoire et la troupe se bat pour son chef.

Hans SCHWEITZER.

que portant le signe de la croix, se différencient entièrement de la croyance européenne, issue de l'orientalisme. Celle-ci jongle avec la promesse orientale de rendre cette vie plus supportable pour le peuple, au moyen de raisons qui ne prouvent que le déclin et le mépris de l'existence. Cependant ces chevaliers entraînent les hommes à accomplir des exploits pour lesquels l'estime des gens du peuple et de ceux de la terre natale passait avant tout.

La chevalerie du Moyen Age a été remplacée, depuis le Grand Prince russe, depuis Frédéric Guillaume I<sup>e</sup>, et, avant tout, depuis Frédéric le Grand, par la forme qui a incarné le germanisme : l'officier prussien. Il a ressuscité à nouveau pendant les guerres de libération. « Être davantage que parfaire » — la devise de von Moltke est son mot d'ordre. C'est l'homme d'honneur pour lequel la solidarité

et la propriété morale, la liberté et le développement de la personnalité ont un sens réel.

Cet homme se retrouve dans la personnalité du soldat politique du XX<sup>e</sup> siècle, qui est apparu à nouveau dans le national-socialisme. Les valeurs de la tradition : fidélité, obéissance, bravoure, sont aussi les vertus nationales-socialistes. La devise « Être davantage que paraître » est de nouveau un commandement. Une tente réservée, la retenue et la dignité humaine s'unissent à la force intérieure d'une persévérance inflexible et à une conscience inébranlable dans sa propre valeur. La modération, la simplicité et non le luxe, distinguent les entreprises. La prudesse à succès et la bonté montrent en eux l'ambition « nobleste » qui possède la croyance inconditionnelle en l'humanité, qui est prodigieuse de bienveillance et de magnanimité et repousse la mé-

## Père de toutes choses

Les Grecs ont surnommé Héraclite « le Sombre », parce qu'il a écrit une prose difficile à comprendre et à la manière antique. Socrate disait de son œuvre : « Soit la nature », que ce qu'il en avait compris était remarquable et que ce qu'il n'avait pas compris devait être du même ordre, du moins le croyait-il. Mais l'œuvre nécessite un traducteur habile.

Malgré cela, Héraclite a donné son empreinte pénétrante, facile, à réaliser à des paroles qui ont encore aujourd'hui. Sa phrase type, « Tout s'efface », renferme le sens de ses leçons, son principe de devenir. L'ensemble des choses dans le flot éternel, continuellement en mouvement et en modification, de la vie. Cette expression, si proche de celle de Goethe, « Moi et nature », était révolutionnaire.

Héraclite était un philosophe combattant, un de ces Hellènes convaincus et pais qui, dans le domaine de la colonisation semi-sauvage, s'est tourné, avec sa lucidité et sa force spirituelle ariennes, non seulement contre une manie de philosophe placide, mais aussi contre la science des mystères phéniciens. Un grand savoir n'instruit pas l'esprit », aimait-il à dire, donc « lutte contre Pythagore. Alfred Rosenberg le cite dans son livre, « Mythe vingtième siècle ». Héraclite a appelé la guerre « le père de toutes choses, le roi de toutes choses ». De certains il fit des dieux, de certains autres des esclaves, d'autres encore des hommes libres. Tout vient de la lutte. On doit savoir que la guerre est ce qui est commun, le combat est le combat et tout vient à la vie par le combat et tout vient à la vie.

Héraclite ne pense pas seulement aux guerres pour ainsi dire officielles, justifiées par des déclarations de guerre : il envisage spécialement le point de vue de l'existence. Parlons il nous semble, à nous qui participons à la plus grande œuvre que l'humanité ait créée, que la guerre est en contradiction avec la vie, l'avenir, la marche en avant, n'est qu'un lieu de confirmer le principe de vie, elle en est la négation — une inclinaison du côté négatif. Comment pourront-nous encore la quitter si elle détient les bons et laisse perdre les mauvais ?

Oui, est-ce bien vrai ? Nous voyons plus clairement que jamais ce qui, dans la guerre, est mauvais, pourvu jusqu'à la mort et au mal. Mais, pendant les temps de voïvoda-pax, les valeurs hautes et basses ne sont séparées aussi nettement et avec autant d'hostilité qu'au cours de l'époque de misère actuelle. Dans la vie il n'en va pas autrement que dans les jardins : il faut laisser à la mauvaise herbe le temps de pousser pour qu'on puisse la distinguer mieux et la détruire plus complètement.

Tout sera détruit, avec la plus grande rigueur, car finalement toute pitié et toute compassion auront été épandues. De même que cette deuxième guerre mondiale a déjà définitivement annihilé les espoirs de la juillet à l'Occident, de même ce qu'elle a banni de nombreuses conception criminelle, cachées dans des actes honteux, que seule la guerre rend possibles, de même elle sera, à l'avenir, le moyen décisif de nettoyage, le salut et, finalement, la victoire des principes nationaux-socialistes.

Au moment où nous nous tournons vers l'œuvre d'Héraclite — qui ne nous est parvenue que par boîtes — nous reconnaissions d'un seul coup les détours dangereux, long et nombreux suivis par l'esprit nazi, ayant qu'il ne se remuaient pas.

Une opinion guerrière ne s'applique pas seulement à la guerre, mais signifie tout simplement une règle de vie : l'action collective au lieu de la résignation, être fier et non humilié et renoncer à l'immortalité de notre sang, au lieu de l'angoisse devant la miséricorde et la damnation.

# Les jeunes garçons d'Olsøy



Dans un Fjord norvégien il y a l'une près de l'autre trois îles : Skinnaroya, Freoya et Olsøya. On compte trois îles & Skinnaroya, deux à Freoya et une seule à Olsøya, celle des parents des jeunes garçons d'Olsøy. La femme du père mourut la première laissant derrière elle deux enfants. Le père disparut à son tour, puis sa deuxième femme dont les enfants sont Arne, Sebulon et Jorgina. Cette histoire est racontée par le poète norvégien Olov Dunn dans son roman « Olsøygutane », dont nous avons extrait le passage suivant :

Au nombre des personnes qui assistaient au repas d'enterrement, ces jeunes gens avaient remarqué une vieille femme qui s'appelait Muhme. Elle ne partit pas avec les autres mais resta au contraire à leur dire ce qu'il fallait faire et ne pas faire.

— Est-elle déjà venue ici ? demanda Jean étonné.

— En tout cas elle y est, constata Jeger.

— Bah ! elle passera aussi de l'autre côté, répondit Arne pour le consoler.

Mais que la mère ait dû partir pour la ville et qu'elle y soit morte ne pouvait pas s'oublier. Ces paroles ne furent naturellement pas prononcées mais elles passèrent par la tête à tous en même temps.

Les jours s'écoulèrent et la Muhme demoura comme sa fillette elle paraissait avoir grandi dans l'île.

— Pensons donc qu'elle pourraient venir notre mère ? demanda Jean.

— Demandez-le lui, après tout tu es le chef du bateau, répondit Arne taquin, à moins que tu n'oses pas.

La fillette arrivait joyeusement avec Jorgina bien habillée, portant une robe courte, ses mouvements paraissaient étudiés. Elle était sans bras et portait des chaussures basses curieuses ; les enfants avaient trouvé que ses pieds ressemblaient à des poignons ayant un ventre rebondi. Et comme elle avait l'air bête ! Certainement elle avait dissimulé ses grimaces, et ses menaces. Les paroissiens la laissaient debout. La Muhme s'en aperçut. Elle avait bien essayé de prendre les paroissiens par la couleur. Peine perdue ! Puis elle avait été de dure, mais ils avaient grincé des dents comme des animaux. Elle en aurait pleuré. Si seulement ils avaient pu dire aimables avec Oline !

Voilà Jeger qui s'avance en filant, il s'arrête, crache dehors, visiblement intéressé à considérer le temps. Puis une idée lui vient. Il regarde Muhme. « As-tu eu cette ceste d'une façon respectable ? » Tous d'abord elle reste muette, puis elle répond qu'elle peut repartir, qu'ils vont où est la ville.

— En effet, il y a déjà assez longtemps que tu es ici, répond Jeger. Elle s'assied ensuite à Jean, voulant

échapper les autres poisons. C'était normal mais quand même de mauvaise surprise.

— Mais oui, dit Jean, un jour qu'il était en train de regarder les trois ou quatre poisons qu'ils avaient pris et jetés dans le bateau, nous ne pourrions y aller qu'avec les vêtements que nous portions en ce moment.

— Certainement pas, répondit Jeger.

— Non, frère à la fois Arne et Sebulon, nous ne le ferons pas.

Jean dit alors :

— C'est bien, garçons, alors envoyons ! En vérité, on verra bien finalement ce qu'on entend par là chez nous.

Jeger dit alors :

— Nous ne verrons rien du tout. Le bon Dieu ne se laisse pas diriger aussi facilement que l'on croit. Peut-être nous regardera-t-il même la main.

Alors ils allèrent pêcher à la nuit à la recherche des harengs ; ils prirent de l'appât, mais à la vérité ce n'était pas une pêche digne de ce nom. « La Confirmation sera malgrée », constata Jean en riant. Les autres le prirent dans leurs bras avec des ricanemens et des quolibets, ne trouvant rien de mieux à faire. A chaque personne que Sébulon retirait de l'eau il murmura quelque chose comme : « Ce sera les boutons pour le pantalon de Confirmation, ou bien la doublure de la veste ». Chaque jour il y ajoutait quelque chose, riant comme les autres, mais n'en faisant pas plus de cas.

Chaque jour ils partaient à la rame et de nouveau mécontentaient les attendaient. Ils n'osait plus regarder le poisson par-dessus les bords du canot et riaient de moins en moins.

Une fois Jean s'arrêta et les regardant leur dit : « En vérité sommes-nous tellement déparfaits ? » et comme personne ne répondait, il ajouta pour lui-même : « Non, je me demande toujours s'il est bête ou non ! »

Jeger dit : « Le pêcheur n'a rien d'autre à faire. Pour croire il faut qu'il soit ainsi. Je suis ton égal, je peux facilement me mettre en route et me procurer des vêtements ». Les autres se moquèrent de lui parce qu'il disait des sottises. « Attender seulement un peu », dit Jean.

C'est ce qu'ils firent tout le long de l'automne mais ils ne s'attendirent pas du tout à ce qui allait arriver.

Une nuit qu'ils pêchaient dans le Fjord et qu'ils frissonnaient légèrement de froid, un banc de harengs vint vers leurs filets et il leur fallut de l'aide pour ramener leur capture. Ils en prirent dix mesures alors que les autres n'en voyaient même pas la queue, et chaque mesure leur fut payée dix couronnes ; ils étaient satisfaits et même plus que sauvés.

— Maintenant l'âge hom, dit Jean.

— Moi pas, répondit Jeger.

Sebulon, lui, ne vit là rien de particulier. Les gros poissons en chassant avaient rabaté les harengs vers eux ; c'était tout.

Ils invitérent alors pour le jour de la Confirmation, Oheim de Finnerödja ; ils ne reçurent pas sur-le-champ leur acceptation : la femme d'Oheim arriva avant la Confirmation et alla aux préparatifs ; tous les deux trouvèrent qu'il y avait sur terre des choses rémiserables.

Puis le grand jour de fête arriva pendant lequel il soleil « brillait de partout » — comme ils disaient tous.

Il fut très agréable de ramener que d'aller à la voile, mais il fallait constater Jean et Jeger comme de grandes personnes, avait dit Oheim.

— Nous n'avons, sans aucun doute, rien fait, depuis que nous les avons amenés jusqu'ici remarqua Arne.

— Hélas ! oui, la pauvre femme, répondit en souriant l'épouse d'Oheim.

Jean et Jeger avaient cédé d'être contents comme le sont les grandes personnes et ces gamins se tenaient la sans qu'on puisse les dérider. Puis le temps se mit aussi à la partie et il fallut essayer de changer tout cela. Chaque jour, dès qu'ils mettaient le nez dehors, ils recevaient en pleine figure des rafales de vent d'Ouest et de pluie ; il n'y avait aucun bon sens à vouloir mettre l'embarcation à l'eau ; il ne se déplaça plus possible. « S'ouvrir », le mauvais temps était interminable. Jeger s'arrêta fin prétendre que le regard de Borghild était braqué sur eux si bien qu'ils durent baisser les lèvres auprès d'elle.

Lors de leur retour, après la fin de la pêche, l'orage s'était mis à gronder de la terre et il leur avait fait ramper jusqu'à époussetage de leurs forces, mais ils avaient pu repousser la main. Ils paraissaient bien maladroits lorsque sortirent du bateau. Arne et Sebulon les attendaient à le remettre en place. Tous à coup les deux frères s'arrêtent regarder leurs cadets et Arne dit : « L'Assistant est là ».

— Il est arrivé hier soir, répondit Jeger.

— Qui ? demandèrent les deux autres qui n'avaient pas jusqu'à ce qu'il s'agisse

la vie reprise sur l'eau se soit terminée. Le plus dur fut pour les voisins, toutes adultes et gens difficiles qui se mettaient à rire, dès que les autres avaient le dos tourné.

Cela devait évidemment. Leur rire cessa cependant lorsqu'en les tirant à l'écart et quand on eut fait une partie de pêche, Jean riait dans tous ses cas et dit quelque chose d'un peu loué et ils se mirent tous à ricaner. Blêmid ils en vinrent à douter qu'il n'en soit toujours été de même.

Ils en arrivèrent à se changer les uns et les autres, ils ne pouvaient dormir pour l'hiver sans servante aussi que les plus jeunes étaient à l'école et que les deux autres devaient partir travailler pour gagner de l'argent.

Un jour Jean se décida à aller au bateau jusqu'à Freoya. Il demanda d'abord chez Petter Lie, puis dans une autre maison si on pouvait lui délivrer une servante ; il dévala bien l'avoir une quelqu'une part qui puisse aider et elle devait être pour lui. Il rama ensuite vers Skinnaroya, entra dans trois maisons pour se renseigner. La réponse était à peu près partout la même. Il était bien difficile d'embaucher des domestiques. Ils pouvaient certainement avoir leur Muhme, il alla encore ailleurs mais revint sans succès à la maison.

— Il faut abandonner tous espoirs, dit-il. Il nous faudra vivre comme des bêtes.

Jeger regarda en l'air puis Jean se mit à rire et Jeger limita. C'est vraiment terrible d'être aussi indigents. Les deux autres avaient l'air vraiment malheureux là où ils se tenaient. C'était vraiment une horde de ne pas avoir de domestique et comment ranger cela ? Mais puisque Jean même abandonnait la question il n'y avait plus rien à faire. Mais où ce que Jean avait bien fait n'eût ce qu'il fallait ? demanda Arne à Sebulon.

Et c'est justement au moment où ils venaient de cesser leurs recherches que la servante arriva. Un des hommes de Skinnaroya, Jean Johansen l'amena en bateau. Il était de sa famille, avait servi en ville et pour cette raison se trouvait en excès ; comme elle avait entendu dire que les jeunes gens d'Olsøy étaient dans l'embarras elle venait offrir ses services. Tout d'abord ceux-ci furent ébahis par le fait même qu'une servante dans une maison. Pour eux, c'était encore plus extraordinaire que l'histoire du banc de harengs de cette fameuse nuit, bien que cela se soit présenté de la même manière. « Cela nous semble vraiment du Nid », chuchota Sebulon, tellement il était heureux tout à coup.

Un peu plus tard, se fit la jeune fille elle-même qui va-nous. C'était une fine citadine et même elle était encore davantage à leurs yeux. Lorsqu'elle commença à fixer quelques-unes de la maison, celui-là se faisait tout petit et se déboursait. Elle était plus grande que les autres femmes de la région, avait un cou très blanc et des joues rouges. On ne pouvait surtout résister à ses yeux et pourtant ils n'étaient que bleus. Elle s'appela Borghild et sourit quand elle parla à quelqu'un. Elle était bonne.

Après Noël, Jean et Jeger décidèrent d'aller pêcher à un endroit plus tranquille. Borghild les regarda et leur demanda s'ils n'étaient vraiment pas fous. Elle ne leur dépendait pas et même leur prépara des provisions, le matin venu ; ils prirent la bateau et partirent.

Ils se servirent des gaules et des lignes et tout alla bien car, cet hiver, ils étaient les pêcheurs à la ligne qui s'étaient tiré le mieux. Ils gagnèrent tout d'abord cent couronnes par cent autres. Qui sait si les récoltes de Freoya ou de Skinnaroya qui se trouvaient au Lofoten furent meilleures ou moins que celles de l'île ?

— Nous n'avons, sans aucun doute, rien fait, depuis que nous les avons amenés jusqu'ici remarqua Arne.

— Hélas ! oui, la pauvre femme, répondit en souriant l'épouse d'Oheim.

Il se servirent des gaules et des lignes et tout alla bien car, cet hiver, ils étaient les pêcheurs à la ligne qui s'étaient tiré le mieux. Ils gagnèrent tout d'abord cent couronnes par cent autres. Qui sait si les récoltes de Freoya ou de Skinnaroya qui se trouvaient au Lofoten furent meilleures ou moins que celles de l'île ?

Il se servirent des gaules et des lignes et tout alla bien car, cet hiver, ils étaient les pêcheurs à la ligne qui s'étaient tiré le mieux. Ils gagnèrent tout d'abord cent couronnes par cent autres. Qui sait si les récoltes de Freoya ou de Skinnaroya qui se trouvaient au Lofoten furent meilleures ou moins que celles de l'île ?

Il se servirent des gaules et des lignes et tout alla bien car, cet hiver, ils étaient les pêcheurs à la ligne qui s'étaient tiré le mieux. Ils gagnèrent tout d'abord cent couronnes par cent autres. Qui sait si les récoltes de Freoya ou de Skinnaroya qui se trouvaient au Lofoten furent meilleures ou moins que celles de l'île ?

Il se servirent des gaules et des lignes et tout alla bien car, cet hiver, ils étaient les pêcheurs à la ligne qui s'étaient tiré le mieux. Ils gagnèrent tout d'abord cent couronnes par cent autres. Qui sait si les récoltes de Freoya ou de Skinnaroya qui se trouvaient au Lofoten furent meilleures ou moins que celles de l'île ?

Il se servirent des gaules et des lignes et tout alla bien car, cet hiver, ils étaient les pêcheurs à la ligne qui s'étaient tiré le mieux. Ils gagnèrent tout d'abord cent couronnes par cent autres. Qui sait si les récoltes de Freoya ou de Skinnaroya qui se trouvaient au Lofoten furent meilleures ou moins que celles de l'île ?

Il se servirent des gaules et des lignes et tout alla bien car, cet hiver, ils étaient les pêcheurs à la ligne qui s'étaient tiré le mieux. Ils gagnèrent tout d'abord cent couronnes par cent autres. Qui sait si les récoltes de Freoya ou de Skinnaroya qui se trouvaient au Lofoten furent meilleures ou moins que celles de l'île ?

Il se servirent des gaules et des lignes et tout alla bien car, cet hiver, ils étaient les pêcheurs à la ligne qui s'étaient tiré le mieux. Ils gagnèrent tout d'abord cent couronnes par cent autres. Qui sait si les récoltes de Freoya ou de Skinnaroya qui se trouvaient au Lofoten furent meilleures ou moins que celles de l'île ?

Il se servirent des gaules et des lignes et tout alla bien car, cet hiver, ils étaient les pêcheurs à la ligne qui s'étaient tiré le mieux. Ils gagnèrent tout d'abord cent couronnes par cent autres. Qui sait si les récoltes de Freoya ou de Skinnaroya qui se trouvaient au Lofoten furent meilleures ou moins que celles de l'île ?

Il se servirent des gaules et des lignes et tout alla bien car, cet hiver, ils étaient les pêcheurs à la ligne qui s'étaient tiré le mieux. Ils gagnèrent tout d'abord cent couronnes par cent autres. Qui sait si les récoltes de Freoya ou de Skinnaroya qui se trouvaient au Lofoten furent meilleures ou moins que celles de l'île ?

Il se servirent des gaules et des lignes et tout alla bien car, cet hiver, ils étaient les pêcheurs à la ligne qui s'étaient tiré le mieux. Ils gagnèrent tout d'abord cent couronnes par cent autres. Qui sait si les récoltes de Freoya ou de Skinnaroya qui se trouvaient au Lofoten furent meilleures ou moins que celles de l'île ?

Il se servirent des gaules et des lignes et tout alla bien car, cet hiver, ils étaient les pêcheurs à la ligne qui s'étaient tiré le mieux. Ils gagnèrent tout d'abord cent couronnes par cent autres. Qui sait si les récoltes de Freoya ou de Skinnaroya qui se trouvaient au Lofoten furent meilleures ou moins que celles de l'île ?

Il se servirent des gaules et des lignes et tout alla bien car, cet hiver, ils étaient les pêcheurs à la ligne qui s'étaient tiré le mieux. Ils gagnèrent tout d'abord cent couronnes par cent autres. Qui sait si les récoltes de Freoya ou de Skinnaroya qui se trouvaient au Lofoten furent meilleures ou moins que celles de l'île ?

Il se servirent des gaules et des lignes et tout alla bien car, cet hiver, ils étaient les pêcheurs à la ligne qui s'étaient tiré le mieux. Ils gagnèrent tout d'abord cent couronnes par cent autres. Qui sait si les récoltes de Freoya ou de Skinnaroya qui se trouvaient au Lofoten furent meilleures ou moins que celles de l'île ?

Il se servirent des gaules et des lignes et tout alla bien car, cet hiver, ils étaient les pêcheurs à la ligne qui s'étaient tiré le mieux. Ils gagnèrent tout d'abord cent couronnes par cent autres. Qui sait si les récoltes de Freoya ou de Skinnaroya qui se trouvaient au Lofoten furent meilleures ou moins que celles de l'île ?

Il se servirent des gaules et des lignes et tout alla bien car, cet hiver, ils étaient les pêcheurs à la ligne qui s'étaient tiré le mieux. Ils gagnèrent tout d'abord cent couronnes par cent autres. Qui sait si les récoltes de Freoya ou de Skinnaroya qui se trouvaient au Lofoten furent meilleures ou moins que celles de l'île ?

Il se servirent des gaules et des lignes et tout alla bien car, cet hiver, ils étaient les pêcheurs à la ligne qui s'étaient tiré le mieux. Ils gagnèrent tout d'abord cent couronnes par cent autres. Qui sait si les récoltes de Freoya ou de Skinnaroya qui se trouvaient au Lofoten furent meilleures ou moins que celles de l'île ?

Il se servirent des gaules et des lignes et tout alla bien car, cet hiver, ils étaient les pêcheurs à la ligne qui s'étaient tiré le mieux. Ils gagnèrent tout d'abord cent couronnes par cent autres. Qui sait si les récoltes de Freoya ou de Skinnaroya qui se trouvaient au Lofoten furent meilleures ou moins que celles de l'île ?

Il se servirent des gaules et des lignes et tout alla bien car, cet hiver, ils étaient les pêcheurs à la ligne qui s'étaient tiré le mieux. Ils gagnèrent tout d'abord cent couronnes par cent autres. Qui sait si les récoltes de Freoya ou de Skinnaroya qui se trouvaient au Lofoten furent meilleures ou moins que celles de l'île ?

Il se servirent des gaules et des lignes et tout alla bien car, cet hiver, ils étaient les pêcheurs à la ligne qui s'étaient tiré le mieux. Ils gagnèrent tout d'abord cent couronnes par cent autres. Qui sait si les récoltes de Freoya ou de Skinnaroya qui se trouvaient au Lofoten furent meilleures ou moins que celles de l'île ?

Il se servirent des gaules et des lignes et tout alla bien car, cet hiver, ils étaient les pêcheurs à la ligne qui s'étaient tiré le mieux. Ils gagnèrent tout d'abord cent couronnes par cent autres. Qui sait si les récoltes de Freoya ou de Skinnaroya qui se trouvaient au Lofoten furent meilleures ou moins que celles de l'île ?

Il se servirent des gaules et des lignes et tout alla bien car, cet hiver, ils étaient les pêcheurs à la ligne qui s'étaient tiré le mieux. Ils gagnèrent tout d'abord cent couronnes par cent autres. Qui sait si les récoltes de Freoya ou de Skinnaroya qui se trouvaient au Lofoten furent meilleures ou moins que celles de l'île ?

Il se servirent des gaules et des lignes et tout alla bien car, cet hiver, ils étaient les pêcheurs à la ligne qui s'étaient tiré le mieux. Ils gagnèrent tout d'abord cent couronnes par cent autres. Qui sait si les récoltes de Freoya ou de Skinnaroya qui se trouvaient au Lofoten furent meilleures ou moins que celles de l'île ?

Il se servirent des gaules et des lignes et tout alla bien car, cet hiver, ils étaient les pêcheurs à la ligne qui s'étaient tiré le mieux. Ils gagnèrent tout d'abord cent couronnes par cent autres. Qui sait si les récoltes de Freoya ou de Skinnaroya qui se trouvaient au Lofoten furent meilleures ou moins que celles de l'île ?

Il se servirent des gaules et des lignes et tout alla bien car, cet hiver, ils étaient les pêcheurs à la ligne qui s'étaient tiré le mieux. Ils gagnèrent tout d'abord cent couronnes par cent autres. Qui sait si les récoltes de Freoya ou de Skinnaroya qui se trouvaient au Lofoten furent meilleures ou moins que celles de l'île ?

Il se servirent des gaules et des lignes et tout alla bien car, cet hiver, ils étaient les pêcheurs à la ligne qui s'étaient tiré le mieux. Ils gagnèrent tout d'abord cent couronnes par cent autres. Qui sait si les récoltes de Freoya ou de Skinnaroya qui se trouvaient au Lofoten furent meilleures ou moins que celles de l'île ?

Il se servirent des gaules et des lignes et tout alla bien car, cet hiver, ils étaient les pêcheurs à la ligne qui s'étaient tiré le mieux. Ils gagnèrent tout d'abord cent couronnes par cent autres. Qui sait si les récoltes de Freoya ou de Skinnaroya qui se trouvaient au Lofoten furent meilleures ou moins que celles de l'île ?

Il se servirent des gaules et des lignes et tout alla bien car, cet hiver, ils étaient les pêcheurs à la ligne qui s'étaient tiré le mieux. Ils gagnèrent tout d'abord cent couronnes par cent autres. Qui sait si les récoltes de Freoya ou de Skinnaroya qui se trouvaient au Lofoten furent meilleures ou moins que celles de l'île ?

Il se servirent des gaules et des lignes et tout alla bien car, cet hiver, ils étaient les pêcheurs à la ligne qui s'étaient tiré le mieux. Ils gagnèrent tout d'abord cent couronnes par cent autres. Qui sait si les récoltes de Freoya ou de Skinnaroya qui se trouvaient au Lofoten furent meilleures ou moins que celles de l'île ?

Il se servirent des gaules et des lignes et tout alla bien car, cet hiver, ils étaient les pêcheurs à la ligne qui s'étaient tiré le mieux. Ils gagnèrent tout d'abord cent couronnes par cent autres. Qui sait si les récoltes de Freoya ou de Skinnaroya qui se trouvaient au Lofoten furent meilleures ou moins que celles de l'île ?

Il se servirent des gaules et des lignes et tout alla bien car, cet hiver, ils étaient les pêcheurs à la ligne qui s'étaient tiré le mieux. Ils gagnèrent tout d'abord cent couronnes par cent autres. Qui sait si les récoltes de Freoya ou de Skinnaroya qui se trouvaient au Lofoten furent meilleures ou moins que celles de l'île ?

Il se servirent des gaules et des lignes et tout alla bien car, cet hiver, ils étaient les pêcheurs à la ligne qui s'étaient tiré le mieux. Ils gagnèrent tout d'abord cent couronnes par cent autres. Qui sait si les récoltes de Freoya ou de Skinnaroya qui se trouvaient au Lofoten furent meilleures ou moins que celles de l'île ?

Il se servirent des gaules et des lignes et tout alla bien car, cet hiver, ils étaient les pêcheurs à la ligne qui s'étaient tiré le mieux. Ils gagnèrent tout d'abord cent couronnes par cent autres. Qui sait si les récoltes de Freoya ou de Skinnaroya qui se trouvaient au Lofoten furent meilleures ou moins que celles de l'île ?

Il se servirent des gaules et des lignes et tout alla bien car, cet hiver, ils étaient les pêcheurs à la ligne qui s'étaient tiré le mieux. Ils gagnèrent tout d'abord cent couronnes par cent autres. Qui sait si les récoltes de Freoya ou de Skinnaroya qui se trouvaient au Lofoten furent meilleures ou moins que celles de l'île ?

Il se servirent des gaules et des lignes et tout alla bien car, cet hiver, ils étaient les pêcheurs à la ligne qui s'étaient tiré le mieux. Ils gagnèrent tout d'abord cent couronnes par cent autres. Qui sait si les récoltes de Freoya ou de Skinnaroya qui se trouvaient au Lofoten furent meilleures ou moins que celles de l'île ?

Il se servirent des gaules et des lignes et tout alla bien car, cet hiver, ils étaient les pêcheurs à la ligne qui s'étaient tiré le mieux. Ils gagnèrent tout d'abord cent couronnes par cent autres. Qui sait si les récoltes de Freoya ou de Skinnaroya qui se trouvaient au Lofoten furent meilleures ou moins que celles de l'île ?

Il se servirent des gaules et des lignes et tout alla bien car, cet hiver, ils étaient les pêcheurs à la ligne qui s'étaient tiré le mieux. Ils gagnèrent tout d'abord cent couronnes par cent autres. Qui sait si les récoltes de Freoya ou de Skinnaroya qui se trouvaient au Lofoten furent meilleures ou moins que celles de l'île ?

Il se servirent des gaules et des lignes et tout alla bien car, cet hiver, ils étaient les pêcheurs à la ligne qui s'étaient tiré le mieux. Ils gagnèrent tout d'abord cent couronnes par cent autres. Qui sait si les récoltes de Freoya ou de Skinnaroya qui se trouvaient au Lofoten furent meilleures ou moins que celles de l'île ?

Il se servirent des gaules et des lignes et tout alla bien car, cet hiver, ils étaient les pêcheurs à la ligne qui s'étaient tiré le mieux. Ils gagnèrent tout d'abord cent couronnes par cent autres. Qui sait si les récoltes de Freoya ou de Skinnaroya qui se trouvaient au Lofoten furent meilleures ou moins que celles de l'île ?

Il se servirent des gaules et des lignes et tout alla bien car, cet hiver, ils étaient les pêcheurs à la ligne qui s'étaient tiré le mieux. Ils gagnèrent tout d'abord cent couronnes par cent autres. Qui sait si les récoltes de Freoya ou de Skinnaroya qui se trouvaient au Lofoten furent meilleures ou moins que celles de l'île ?

Il se servirent des gaules et des lignes et tout alla bien car, cet hiver, ils étaient les pêcheurs à la ligne qui s'étaient tiré le mieux. Ils gagnèrent tout d'abord cent couronnes par cent autres. Qui sait si les récoltes de Freoya ou de Skinnaroya qui se trouvaient au Lofoten furent meilleures ou moins que celles de l'île ?

Il se servirent des gaules et des lignes et tout alla bien car, cet hiver, ils étaient les pêcheurs à la ligne qui s'étaient tiré le mieux. Ils gagnèrent tout d'abord cent couronnes par cent autres. Qui sait si les récoltes de Freoya ou de Skinnaroya qui se trouvaient au Lofoten furent meilleures ou moins que celles de l'île ?

Il se servirent des gaules et des lignes et tout alla bien car, cet hiver, ils étaient les pêcheurs à la ligne qui s'étaient tiré le mieux. Ils gagnèrent tout d'abord cent couronnes par cent autres. Qui sait si les récoltes de Freoya ou de Skinnaroya qui se trouvaient au Lofoten furent meilleures ou moins que celles de l'île ?

Il se servirent des gaules et des lignes et tout alla bien car, cet hiver, ils étaient les pêcheurs à la ligne qui s'étaient tiré le mieux. Ils gagnèrent tout d'abord cent couronnes par cent autres. Qui sait si les récoltes de Freoya ou de Skinnaroya qui se trouvaient au Lofoten furent meilleures ou moins que celles de l'île ?

Il se servirent des gaules et des lignes et tout alla bien car, cet hiver, ils étaient les pêcheurs à la ligne qui s'étaient tiré le mieux. Ils gagnèrent tout d'abord cent couronnes par cent autres. Qui sait si les récoltes de Freoya ou de Skinnaroya qui se trouvaient au Lofoten furent meilleures ou moins que celles de l'île ?

Il se servirent des gaules et des lignes et tout alla bien car, cet hiver, ils étaient les pêcheurs à la ligne qui s'étaient tiré le mieux. Ils gagnèrent tout d'abord cent couronnes par cent autres. Qui sait si les récoltes de Freoya ou de Skinnaroya qui se trouvaient au Lofoten furent meilleures ou moins que celles de l'île ?

Il se servirent des gaules et des lignes et tout alla bien car, cet hiver, ils étaient les pêcheurs à la ligne qui s'étaient tiré le mieux. Ils gagnèrent tout d'abord cent couronnes par cent autres. Qui sait si les récoltes de Freoya ou de Skinnaroya qui se trouvaient au Lofoten furent meilleures ou moins que celles de l'île ?

Il se servirent des gaules et des lignes et tout alla bien car, cet hiver, ils étaient les pêcheurs à la ligne qui s'étaient tiré le mieux. Ils gagnèrent tout d'abord cent couronnes par cent autres. Qui sait si les récoltes de Freoya ou de Skinnaroya qui se trouvaient au Lofoten furent meilleures ou moins que celles de l'île ?

Il se servirent des gaules et des lignes et tout alla bien car, cet hiver, ils étaient les pêcheurs à la ligne qui s'étaient tiré le mieux. Ils gagnèrent tout d'abord cent couronnes